Nietzsche et Wagner : lutte entre le paganisme et le christianisme

Autor(en): **Livry, Anatoly**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale**

Band (Jahr): **109 (2015)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-545009

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Nietzsche et Wagner: lutte entre le paganisme et le christianisme

Anatoly Livry

Qu'est-ce que la sagesse dionysiaque, outil révolutionnaire de la conquête de l'univers, mais aussi arme de ce développement surhumain prêché par Friedrich Nietzsche? De quelle manière fallait-il s'y prendre pour extraire, dans l'Antiquité grecque et barbare, cette matière afin de l'appréhender, puis de la transmettre aux générations futures? Mais surtout, où était-il possible de la puiser: où se situe la source de cette sagesse grecque et hellénophone pour Nietzsche dont la pensée et l'expression sont davantage celles d'un helléniste que celles d'un philosophe universitaire de nos jours? Et, au contraire, qui incarnait, durant une partie de l'existence de Nietzsche, cet «esprit de pesanteur» empêchant le jaillissement de la puissance poétique? Voilà les questions auxquelles j'essayerai de répondre, me fondant sur la *Weltanschauung* de Nietzsche, appréhension du monde tantôt nourrie par la musique de Wagner, tantôt exaltée par celle de Bizet.

Il serait possible de procéder à des calculs sur les années[1] telles que Nietzsche les mentionne, calculs au terme desquels Wagner se substituerait au père de l'helléniste, né également en 1813. Dès lors, il existerait un double lien de filiation entre, d'une part, le père biologique de Nietzsche (filiation charnelle) et Wagner (filiation spirituelle) et, d'autre part, la «santé créative»[2] du futur professeur de Bâle, lequel, tel un athlète olympique expérimenté, passe au crible de sa

1 «Mein Vater starb mit sechsunddreissig Jahren: er war zart, liebenswürdig und morbid, wie ein nur zum Vorübergehn bestimmtes Wesen, – eher eine gütige Erinnerung an das Leben, als das Leben selbst. Im gleichen Jahre, wo sein Leben abwärts gieng, gieng auch das meine abwärts: im sechsunddreissigsten Lebensjahre kam ich auf den niedrigsten Punkt meiner Vitalität, – ich lebte noch, doch ohne drei Schritt weit vor mich zu sehn.» Friedrich Nietzsche, Ecce homo, in: KSA, Berlin/New York 1989, t. 6, 264.

2 «Mein Geist wurde sogar in dieser fürchterlichen Zeit erst reif: Zeugniß die ‹Morgenröthe›, die ich in einem Winter von unglaublichem Elend in Genua, abseits von Ärzten, Freunden und Verwandten, geschrieben habe.» Friedrich Nietzsche, «An Georg Brandes in Kopenhagen, Torino (Italia), ferma in posta den 10. April 1888», in: Friedrich Nietzsche, Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe, Berlin/New York 1988, t. 8, 290.

SZRKG, 109 (2015), 253–267

propre analyse sa capacité de décortiquer l'univers: «[...] ich bin [...] als mein Vater bereit gestorben [...]»[3], avoue Friedrich Nietzsche dès les premières lignes d'*Ecce homo*. Or, vers les années 80, l'état somatique de Nietzsche se dégrade sensiblement, l'«*esprit-estomac*»[4] lâche brutalement le penseur: «Meine *Spezialität* war, den extremen Schmerz cru, vert mit vollkommener Klarheit zwei bis drei Tage hintereinander auszuhalten, unter fortdauerndem Schleim-Erbrechen.»[5]

Il tente alors une Reconquista de ses aptitudes, à la fois corporelles et philosophiques, se départant définitivement du virus wagnérien au moment même où il se prépare à rédiger *Ainsi parlait Zarathoustra*: «Wagner gehört bloss zu meinen Krankheiten.»[6] Un soulagement véritable, associé à la violence inhérente à toute libération, se ressent dans l'œuvre de Nietzsche durant son ultime décennie fertile, et le décès de Wagner ne fait que préserver ce dernier de la vendetta nietzschéenne, car telle était la teneur de cette confession survenue à la mort vénitienne du maestro: «Ich habe furchtbare Pfeile auf meinem Bogen, und W(agner) gehörte zu der Art Menschen, welche man durch Worte tödten kann.»[7] La première partie de *Zarathoustra* est achevée depuis une dizaine de jours quand Nietzsche livre ces propos, se dépouiller du wagnérisme apparaissant donc comme une nécessité pour lui primordiale. Désormais, son devoir est de faire don à l'univers indo-européen de sa propre santé reconquise: de lui restituer la tragédie.

À ce propos, arrêtons-nous un instant à ces «Pfeile» nietzschéennes, «flèches» que cet Allemand qui avait tout d'abord été reconnu comme helléniste emprunte à un autre non-Grec qui préférait pour s'exprimer la langue littéraire fondée par l'épos d'Homère, Marc Aurèle: «Ἄλλως βέλος, ἄλλως νοῦς φέρεται. Ὁ μέντοι νοῦς καὶ ὅταν εὐλαβῆται καὶ ὅταν περὶ τὴν σκέψιν στρέφηται, φέρεται κατ εὐθὺ οὐδὲν ἧττον καὶ ἐπὶ τὸ προκείμενον.»[8] Nietzsche saisit au vol ce βέλος de l'«Ecce homo»[9] impérial et s'en inspire pour exprimer cette vertu fondatrice de la psyché perse: «Wahrheit reden und gut mit Bogen und Pfeil verkehren»[10], telle qu'il la décrira dans la première partie de *Zarathoustra*. Nietzsche fut par ailleurs l'auteur de «Sprüche und Pfeile»[11], et il tirera abondamment ces flèches durant l'année 1888, année ornée de deux brefs ouvrages violement antiwagnériens: *Der Fall Wagner* et *Nietzsche contra Wagner*. Ce symbole de l'«archer» (donc

3 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, in: KSA, Berlin/New York, 1989, t. 6, 264.

4 «Denn wahrlich, meine Brüder, der Geist ist ein Magen!» Friedrich Nietzsche, Also sprach Zarathustra, in: KSA, t. 4, 258, Nietzsche souligne.

5 Nietzsche, «An Georg Brandes» (voir note 2), 289–290, Nietzsche souligne.

6 Friedrich Nietzsche, Vorwort, Der Fall Wagner. Ein Musikanten-Problem, in: KSA, Berlin/New York 1967, t. 6, 12.

7 Nietzsche, «An Malwida von Meysenbug in Rom, Rapallo, 21. Februar 1883», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 6, 1986, 335.

8 «Autre est le mouvement de la flèche, autre celui de l'esprit. L'esprit toutefois, lorsqu'il est sur ses gardes et qu'il se porte autour d'une considération, va en droite ligne non moins que la flèche, et au but proposé.» Marc Aurèle, Pensées pour moi-même, VIII, 60, Paris 1933, traduit par Mario Meunier, 150.

9 Nous faisons ici bien sûr référence au célèbre ouvrage stoïcien de Marc-Aurèle.

10 Nietzsche, Also sprach Zarathustra (voir note 4), 75.

11 Friedrich Nietzsche, «Sprüche und Pfeile», Götzen-Dämmerung, in: KSA, t. 6, 19–66.

un Perse pour tout helléniste[12], comme un «menteur» serait nécessairement un «Crétois»[13], un «Cilicien», un «brigand»[14] ou un «navigateur», un «Phénicien»[15]) dionysiaque traverse l'œuvre nietzschéenne: l'esprit tragique étant représenté par un arc tendu, prêt à tirer, le poète fidèle à Dionysos est, par conséquent, comparé à l'archer. À l'une des extrémités de l'arme se situe Bacchos, à l'autre, son demi-frère Apollon. La tension exercée sur la corde par le guerrier génère l'esprit tragique qui lance sur le spectateur la flèche trempée dans l'élixir dionysiaque, engendrant une implosion de joyeuse souffrance puisée dans les tréfonds de l'humanité. Cette décharge initiatique, se produisant au rythme des Dionysies, libérerait la polis de la quête permanente d'un bouc-émissaire. Une fois ce cadre extatique imposé à l'animal politique *dressé*, ce dernier sera capable de se concentrer sur son élévation, d'abord jusqu'à l'Homme Supérieur, puis, dans un éventuel élan, jusqu'à la Surhumanité: impulsion annuellement renouvelée, puis, à un moment donné, sabotée par la subversion socratique qui a répandu, d'abord en Hellade puis à travers l'univers occidental, la dialectique vulgarisée. Il est grand temps de guérir l'humanité! Nietzsche l'helléniste agira donc comme un philosophe par excellence, autrement dit comme le médecin de la cité. Ce double rôle de philosophe-médecin fut tant célébré par l'Académie[16] que l'on oublie que la fonction curative fut originairement une mission assignée au poète, Homère se chargeant ainsi de décrire les symptômes des épidémies.[17] Nietzsche est donc un poète hippocratique et sa démarche consiste en une modernisation globale de la morale – appelons-la avec Nietzsche par ce terme si évocateur pour notre travail d'«immoralisme» antichrétien: «Die Kirche wollte zu allen Zeiten die Vernichtung ihrer Feinde: wir, wir Immoralisten und Antichristen, sehen unsern Vortheil darin, dass die Kirche besteht [...].»[18]

Ce terme d'«immoralisme» prend d'ailleurs, stylistiquement, la place que Nietzsche, jadis, avait attribuée à la philologie: «Wir Immoralisten!»[19], s'exclamera-t-il un jour, écho à son «Wir Philologen» de naguère. Cette Révolution in-

[12] L'archer chez les Perses eux-mêmes était un symbole fondamental de leur ethnie, ainsi quand le Grand Roi a décidé de sa propre représentation sur la darique – la monnaie étant le vecteur primordial, souvent quasi unique, de la circulation de l'image du souverain dans les masses populaires – sous les traits d'un archer en position de tir. Cf. par exemple, la darique, 475–420 av. J.-C. pièce courante au-delà de la Perse, notamment en Grèce: le roi agenouillé à droite sur une ligne de sol, tenant une lance et un arc. Revers: Carré creux allongé.

[13] Lieu commun qui a perduré, de l'Antiquité jusque dans les Évangiles: «Es hat einer von ihnen gesagt, ihr eigener Prophet: Die Kreter sind immer Lügner, böse Tiere und faule Bäuche.» Die Bibel mit Apokryphen, Das Neue Testament, Der Brief des Paulus an Titus, 1, 12, nach der Übersetzung Martin Luthers, Stuttgart 1999, 247.

[14] Cf. Lucien, Œuvres, Icaroménippe ou l'homme qui va au-dessus des nuages, 16, in: Opuscules, Paris 1993, traduit par Jacques Bompaire, t. 3, 231.

[15] Cf. Otto Eißfeldt, Phoiniker und Phoinikia, in: Paulys-Wissowa, Stuttgart 1941, t. 20 a, 363–365.

[16] Platon, La République, III, 405–409, Paris 1989, traduit par Émile Chambry, 121–128.

[17] Héraclite, Problèmes homériques, Les allégories d'Homère sur les Dieux, Paris 1962, traduction de Félix Buffière, chap. 8, 10–11.

[18] Nietzsche, Götzen-Dämmerung (voir note 11), 84.

[19] Friedrich Nietzsche, Jenseits von Gut und Böse, 226, in: KSA, t. 5, 162.

tégrale nous invite à renouer avec le monde d'avant que le socratisme ne rongeât la corde unissant les Grecs (ce précieux fruit humain résultant d'accumulations d'ultimes hasards) avec les créatures olympiennes réellement présentes auprès de l'homme au-dedans et en-dehors de la polis. Planifiée en tenant compte de l'intermédiaire des siens (soit ces divinités germaniques qu'un helléniste allemand ressuscitera afin qu'elles le mènent jusqu'au cortège de Dionysos[20]), cette Reconquista de l'espace vital antique, visant ainsi la compression de deux millénaires et demi, peut être baptisée «*re*naissance» de la tragédie. À ce temps de notre réflexion, précisons une autre nuance familière à un helléniste tel que le fut Nietzsche: le βέλος emprunté à Marc-Aurèle signifie la «foudre» chez les trois principaux poètes tragiques en vogue dans l'Antiquité[21] étudiés à maintes reprises par Nietzsche qui sait, par ailleurs, que c'est grâce à la maïeutique de la foudre que Dionysos a été mis au monde;[22] et ce feu céleste hérité de son père devient un projectile bachique par excellence. Nous pensons ici à Lucien, ce lettré de la Seconde Sophistique – tendance eurasiatique[23] moderne du temps des Flaviens, traitée par un illustre *lucianologue* de «mouvement tapageur»[24] – connu de Nietzsche[25]: «[...] car le feu est une arme dionysiaque, que le dieu doit à son père et qui provient de la foudre [...]»[26]. Nietzsche, en grand moderne d'une autre époque non moins tonitruante, disposait, vu sa ténacité d'helléniser son contemporain, de bon nombre des réflexes d'un hyperatticiste du IIe siècle de l'ère chrétienne. Ainsi, l'arc tragique, qui extermine en passant Wagner, sert surtout à lancer un βέλος prodigieux dont le nom est Surhomme: «Seht, ich bin ein Verkündiger des Blitzes und ein schwerer Tropfen aus der Wolke: dieser Blitz aber heisst Übermensch.»[27] Nietzsche économiserait en effet ses moyens thérapeutiques: visant des principes essentiels de guérison pour ses semblables avec, comme fin, le fondement de la future Surhumanité, Nietzsche stérilise l'endroit de son opération ultérieure. L'essence de la science hippocratique étant la cruauté envers le mal, Nietzsche – en disciple fidèle de Semmelweis, dirions-nous en lecteurs du docteur Céline – use de l'arme tragique afin d'anéantir Wagner.

[20] «Ihm antwortete in wetteiferndem Wiederhall jener weihevoll übermüthige Festzug dionysischer Schwärmer, denen wir die deutsche Musik danken – und denen wir die Wiedergeburt des deutschen Mythus danken werden!» Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, in: KSA, t. 1, 147, Nietzsche souligne.

[21] Cf. Eschyle, Prométhée, v. 358; Sophocle, Les Trachiniennes, v. 1078; Euripide, Les Suppliantes, v. 860.

[22] Euripide, Les Bacchantes, v. 288–290, Paris 1970, traduction de Jeanne Roux, t. 1, 131.

[23] Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, Asianismus und Atticismus, in: Hermes, 35 (1900), 51–52.

[24] Jacques Bompaire, Lucien écrivain, imitation et création, thèse principale, Paris 1958, 100.

[25] Cf. Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, in: KSA, t. 1,74.

[26] «[...] ὅπλον γάρ τι Διονυσιακὸν τὸ πῦρ, πατρῷον αὐτῷ κἀκ τοῦ κεραυνοῦ [...]» Lucien, Œuvres, Dionysos, 4, in: Opuscules, t. 1, 50.

[27] Nietzsche, Also sprach Zarathustra (voir note 4), 18.

Mais, en définitif, pourquoi cette exécution? Que reproche précisément Nietzsche à son «geliebte(n) Meister»[28] de l'année 1872, glorifié puis abandonné?

Wagner serait trop chrétien! Cette adhésion aux préceptes de Jésus serait issue d'un socratisme dont Wagner serait imbibé en tant que compositeur: le Galiléen était le messager de l'ancestrale sagesse indienne, sagesse qu'il avait cependant dépouillée des limines entre les castes, ainsi Paul le «nihiliste», le plus haï de Nietzsche,[29] qui préconisait une égalité à outrance: «Da ist nicht mehr Grieche oder Jude, Beschnittener oder Unbeschnittener, Nichtgrieche, Skythe, Sklave, Freier, sondern alles und in allen Christus.»[30]

Jésus, dans les Evangiles, apparaît souvent comme un disciple de la dialectique de Socrate, promoteur d'une égalitariste croyance en la bonté innée de l'humain qui surgirait simplement suite à son dressage[31]. Ce Socrate est l'antithèse de l'Homme Supérieur puisqu'étant l'aïeul de «l'homme théorique»[32]. Mais il est aussi l'aîné de Jésus de quatre siècles, période durant laquelle sa spéculation optimiste bénéficia d'une réclame inouïe, dans la Judée sous les Lagides, puis sous les Séleucides, et pour terminer jusqu'à Rome, instaurant à l'Est de la Méditerranée une atmosphère intellectuelle que nous pourrions qualifier de «filiale palestinienne de la culture alexandrine». Quant à Wagner, il serait, si nous pouvons nous permettre, un «Socrate germanique christianisé», sa dialectique lyrique visant à convaincre les foules, et non à les emporter dans un élan extatique. En fait, Wagner n'est plus qu'un scoliaste musical: «Die Bewegung, die Wagner schuf, greift selbst in das Gebiet der Erkenntniss über: ganze zugehörige Wissenschaften tauchen langsam aus jahrhundertealten Scholastik empor.»[33]

Mieux encore: la cadence stylistique pointée par le positionnement des mots dans la phrase étant la première signature du philosophe, Nietzsche *socratise* Wagner – tant est-il qu'il ne *wagnérisait* pas Socrate! Car souvenons-nous que, du vivant de Nietzsche et bien après, pour juger de la valeur de l'être humain, on s'interrogeait allègrement, sans tabou aucun, sur son ethnie, sur sa pureté si nécessaire. Or, la laideur proverbiale du dialecticien athénien se fait se poser, dans le paragraphe 3 du «Problem des Sokrates», une question légitime aux yeux de Nietzsche, question qu'il exprime dans les termes suivants: «War Sokrates überhaupt ein Grieche?»[34] – cette fusion d'une disgrâce et d'un bon sens excessivement verbalisé, jusqu'à l'impiété, exclurait le mari de Xanthippe de la communauté ethnique grecque. Ce partant, lorsqu'il s'agir de dénigrer Wagner *ad*

[28] Nietzsche, «An Richard Wagner in Bayreuth, (Basel) Am 24 Juni 1872», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 2, 15.

[29] Friedrich Nietzsche, Der Antichrist, in: KSA, t. 6, 246.

[30] Bibel mit Apokryphen (voir note 13), 232. Der Brief des Paulus an die Kolosser 3, 11.

[31] Cf. Platon, Protagoras, 361 a–c, Paris 1950, traduit par Léon Robin, 144–145.

[32] «Unsere ganze moderne Welt ist in dem Netz der alexandrischen Cultur befangen und kennt als Ideal den mit höchsten Erkenntnisskräften ausgerüsteten, im Dienste der Wissenschaft arbeitenden theoretischen Menschen, dessen Urbild und Stammvater Sokrates ist.» Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, in: KSA, t. 1, 116, Nietzsche souligne.

[33] Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 38.

[34] Nietzsche, Götzen-Dämmerung (voir note 11), 68.

hominem, Nietzsche use d'une phrase jumelle où Wagner ne vient que remplacer Socrate dans l'enquête que mène Nietzsche sur les origines du maestro: «War Wagner überhaupt ein Deutscher?»[35] «Socrate-Wagner» devient la double face d'un unique Janus, et – à l'appui de notre analyse – la main de Nietzsche l'insère dans son œuvre, portée par un élan de violence *poëtique* – autrement dit supérieurement inconsciente, mais toujours cruellement moqueuse comme le serait un lettré de la Seconde Sophistique.[36]

Wagner étant réduit à Socrate (forme d'avilissement spirituel préchrétien), il serait donc logique que, sous la plume nietzschéenne, les héros de Wagner n'apparaissent que comme de parfaits adeptes du papisme («Dabei ist freilich jene andre Frage nicht zu umgehn, was ihn eigentlich jene männliche [ach, so unmännliche] ‹Einfalt vom Lande› angieng, jener arme Teufel und Naturbursch Parsifal, der von ihm mit so verfänglichen Mitteln schliesslich katholisch gemacht wird – wie? war dieser Parsifal überhaupt ernst gemeint?»[37]), voire – ce qui est pire encore – de la révolution: «Wagner hat, sein halbes Leben lang, an die *Revolution* geglaubt, wie nur irgend ein Franzose an sie geglaubt hat. Er suchte nach ihr in der Runenschrift des Mythus, er glaubte in Siegfried den typischen Revolutionär zu finden.»[38]

Nous y retrouvons le terme de «révolution» dans un sens fortement péjoratif, contrairement à celui par lequel nous avions ouvert notre travail. Or, entendons-nous, la «Révolution» dont nous chargeons Nietzsche se situe fort au-delà du terrorisme parisien mentionné à propos de Wagner, car nous l'engageons dans une Révolution littéralement dionysiaque, celle du retour aux origines extatiques de l'humanité indo-européenne.

Ainsi, se libérer de l'emprise wagnérienne serait retrouver une santé corporelle, et donc psychique, alléger son «esprit-estomac» d'un régime lyrico-spirituel excessivement malsain: à cela est consacré en quasi-totalité le cinquième chapitre du *Fall Wagner*[39]. En somme, il s'agit de conseils physiologiques si nécessaires à la création que Nietzsche, «der letzte Jünger des Philosophen Dionysos»[40], après les avoir lui-même suivis, prodigue à ses élèves.

Or, en quoi consiste précisément la démarche auto-libératrice de Nietzsche? Il s'agit de briser cette coque wagnérienne qui l'empêche d'accéder à la cadence bachique, et Nietzsche, qui sacrifie totalement Wagner, procède de façon mi-extatique mi-consciente: en effet, il faut que l'animal Wagner puisse être consommé par la communauté des fidèles de Dionysos. Dans cette approche du sacré se retrouve sans doute l'expérience de l'helléniste, lecteur assidu (jusqu'à les connaitre par cœur) de ces épopées d'Homère où est décrit, à maintes reprises,

35 Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 41.
36 Nous nous réferons de nouveau à la thèse de doctorat de Jacques Bompaire: Bompaire, Lucien écrivain (voir note 24).
37 Friedrich Nietzsche, Zur Genealogie der Moral, in: KSA, t. 5, 341.
38 Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 19, Nietzsche souligne.
39 Ibid., 21–23.
40 Nietzsche, Götzen-Dämmerung (voir note 11), 160.

un sacrifice animal parfaitement codifié, effectué soit par un prêtre immolateur,[41] soit par ses remplaçants moins officiels, preuves homériques que les bases du sacerdoce païen étaient accessibles à pas mal de mâles de la communauté.[42] Nietzsche a approfondi et utilisé la lecture de ces épopées pour ses cours de l'année 1875–76, cours qui ont donné lieu post-mortem au *Gottesdienst der Griechen*: «Mais tout père de famille pouvait faire des sacrifices sur l'autel domestique (à l'époque homérique il recevait l'aide du θυοσκόος [prêtre chargé du soin des sacrifices] ...).»[43]

Wagner n'est donc pas un bouc déchiqueté par le thiase dans son oreibasia, sa chair est utilisée sagement: la première partie pour le dieu, la seconde pour les hommes, les futurs disciples du Perse dans le cas précis de Nietzsche.

Voyons comment Nietzsche procède exactement. Pour ce faire, revenons à la dernière partie de *Zarathoustra*, à savoir la recréation par le prophète, dans sa caverne, de l'Homme Supérieur, une forme de supra-androgyne bien plus complexe que l'être en deux parties inventé par Aristophane dans *Le Banquet* platonicien[44] (proposition à laquelle nous avons notamment consacré notre thèse de doctorat[45] ainsi que les publications qui l'ont suivie[46]). Une créature nouvelle, composée de neuf humains et de trois animaux, surgit dans la «chambre d'enfant»[47] de Zarathoustra. Multi-composite, elle possède en revanche un seul et unique logos, ce «Nothschrei» qui constitue un appel au secours lancé au Perse:

41 Cf. Homère, L'Iliade I, v. 446–471; XXIII, v. 30–34.

42 Cf. Homère, L'Iliade II, v. 400–431; VII, v. 466–481; L'Odyssée III, v. 444–463; XII, v. 354–365; XIV, v. 425–442, etc.

43 Friedrich Nietzsche, Le Service divin des Grecs, «Antiquités du culte religieux des Grecs», cours de trois heures hebdomadaires, hivers 1875/76, Paris 1992, traduit par Emmanuel Cattin, 132.

44 «Sachez d'abord que l'humanité comprenait trois genres, et non pas deux, mâle et femelle, comme à présent; non, il en existait en outre un troisième, tenant des deux autres réunis et dont le nom subsiste encore aujourd'hui, quoique la chose ait disparu: en ce temps-là l'androgyne était un genre distinct et qui, pour la forme comme pour le nom, tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle; aujourd'hui ce n'est plus au contraire qu'un nom chargé d'opprobre.» Platon, Le Banquet, 189 d–e, Paris 1929, traduit par Léon Robin, 29–30. «Πρωτον μέν γάρ τρία ήν τά γένη τά των άνθρώπων, ούχ ώσπερ νυν δύο, άρρεν και θήλυ' άλλά καί τρίτον προσήν, κοινόν ον άμφοτέρων τούτων, οΰ νυν όνομα λοίπόν, αύτό δε ήφάνισται άνδρόγυνον γάρ εν τότε μεν ήν, καί εΐδος καί ονομα έξ άμφοτέρων κοινόν τού τε άρρενος καί θήλος νύν δ' ούκ έστιν άλλ' ή έν όνείδει όνομα κείμενον.» ibid.

45 Anatoly Livry, thèse de doctorat Nabokov et Nietzsche rédigée sous la direction du professeur Patrick Quillier et soutenue à l'Université de Nice – Sophia Antipolis le 4 juillet 2011 devant un jury international composé de six professeurs.

46 Anatoly Livry, «Le Surhomme de Nabokov», Acte du colloque de Nietzsche-Gesellschaft allemande d'octobre 2010 «Einige werden posthum geboren», Berlin/New York 2012, 347–358. Anatoly Livry, «Le Surhomme chez Nabokov», Acte du colloque de l'Université de Moscou, «Littérature du XXe siècle, Bilan et perspectives de recherche», EKON-Inform, Faculté Philologique de l'Université de l'Académie des Sciences de Russie, Moscou 2011, 215–223.

47 «Aber nun lasst mir diese Kinderstube, meine eigne Höhle, wo heute alle Kinderei zu Hause ist. Kühlt hier draussen euren heissen Kinder-Übermuth und Herzenslärm ab!» Nietzsche, Also sprach Zarathustra (voir note 4), 393, Nietzsche souligne.

«Am später Nachmittage war es erst, dass Zarathustra, nach langem umsonstigen Suchen und Umherstreifen, wieder zu seiner Höhle heimkam. Als er aber derselben gegenüberstand, nicht zwanzig Schritt mehr von ihr ferne, da geschah das, was er jetzt am wenigsten erwartete: von Neuem hörte er den großen *Nothschrei*. Und, erstaunlich! diess Mal kam derselbige aus seiner eignen Höhle. Es war aber ein langer vielfältiger seltsamer Schrei, und Zarathustra unterschied deutlich, dass er sich aus vielen Stimmen zusammensetze: mochte er schon, aus der Ferne gehört, gleich dem Schrei aus einem einzigen Munde klingen.»[48]

Nous pouvons seulement supposer de combien de parties est composée cette nouvelle espèce inconnue qu'est le Surhomme – que Nietzsche ne nous laisse même pas entrevoir dans son *Zarathoustra*. Nietzsche remplit son rôle de formateur de l'humanité, insistant sur les capacités démiurgiques du prophète perse: plus tard, apeurée par le lion, la nouvelle créature crie d'*une seule bouche*, et, afin d'indiquer l'unicité de cet organe, Nietzsche en mentionne le nombre, «Einem», avec une majuscule en dépit des règles de l'orthographe allemande: «[...] die höheren Menschen aber, als sie ihn brüllen hörten, schrien alle auf, wie mit Einem Munde, und flohen zurück und waren im Nu verschwunden.»[49]

Souvenons-nous qu'une parcelle dudit Homme Supérieur est justement Wagner, car il ne faut pas être un lecteur assidu de Gustav Naumann[50] pour reconnaître le compositeur dans l'Enchanteur: «Ah dieser alte Zauberer!»[51], Nietzsche enlève lui-même son masque à l'Enchanteur en 1888.

Voilà comment Nietzsche fait littéralement fondre Wagner dans la future Humanité Supérieure, afin que le christianisme lyrique du maestro soit profitable à ceux qui viendront après nous: seul un Wagner absorbé par l'antiquité dionysiaque, ressuscitée dans la musique et grâce à la musique, est admissible pour Nietzsche le païen. Le christianisme apparaissant comme une déviance spirituelle maladive, cette religion, parmi tant d'autres, doit être engloutie, avec bénéfice, progressivement par les doctrines vigoureuses du paganisme: «Mais dans le paganisme, qui ne connait point d'orthodoxie théologique, une nouvelle croyance n'élimine pas nécessairement une croyance antérieure.»[52] Le destin de Wagner, parcelle idéologique de l'héritage de Jésus, est ainsi de disparaître, de devenir un lubrifiant accélérant le retour de l'orgiasme présocratique.

Posons-nous désormais cette question: quel est donc l'inspirateur de cette modernité néo-dithyrambique? Car, pour un philosophe charnel tel que Nietzsche, chaque tendance de pensée a vocation à être incarnée.

Souvenons-nous que, pour un philologue, tout processus créatif se déclenche d'abord par un verbe transcrit et c'est seulement après que le rythme saisit et em-

48 Friedrich Nietzsche, in: KSA, t. 4, 346, Nietzsche souligne.

49 Ibid., 407. «[...] or les hommes supérieurs, oyant ce rugissement, comme d'une seule bouche prièrent tous et refluèrent et en un seul instant eurent disparu.» Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne, in: Œuvres philosophiques complètes, Paris 1971, traduit par Maurice de Gandillac, 349.

50 Cf. Gustav Naumann, Zarathustra-Commentar, Leipzig 1900, t. 4, 42.

51 Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 43.

52 Franz Cumont, Lux perpetua, Paris 1949, 11.

porte l'estafette: «Man glaubt es sei zu Ende mit der Philologie – und ich glaube, sie hat noch nicht angefangen»,[53] écrit Nietzsche trois ans après la publication de *La Naissance de la tragédie*. Ce faisant, il s'engage dans une anabase en quête d'un néo-Verbe pour une néo-humanité, marquant surtout la prédominance de l'idée rédigée, lue, analysée dans le texte. Ses «Wir Philologen» (le suc de l'humanité et ses éducateurs) sont à l'esprit de Nietzsche, et durant toute son existence, la caste des guerriers au sein de laquelle il tiendra une position brahmanique, lui indiquant les balises de la voie démiurgique: «[...] aber die Philologen sind auch die Erzieher»,[54] déclare l'helléniste dans ses *Notizen zu Wir Philologen* flanquées d'une épigraphe de Bouddha, divinité que Nietzsche projette de remplacer sur le continent européen:

> «Ich habe von allen Europäern, die leben und gelebt haben, die *unfänglichste* Seele: Plato Voltaire - - - es hängt von Zuständen ab, die nicht ganz bei mir stehen, sondern beim ‹Wesen der Dinge› – ich könnte der Buddha Europas werden: was freilich ein Gegenstück zum indischen wäre.»[55]

Ce Bouddha, autrement dit le Boudyas d'Arrien, est le fils du meilleur bacchant de Dionysos auquel le Dieu a offert l'Inde conquise.[56] Nietzsche le philologue reprend ainsi sa place dans le cortège divin, revenant en Occident afin de le révolutionner. La boucle est bouclée, et ce, à la manière philologique classique.

De plus, la période du sacrifice de Wagner s'accompagne, chez Nietzsche, d'un revirement significatif sur le plan civique. Son antijudaïsme était assez ordinaire parmi les philologues classiques germaniques de l'époque, «juif» étant chez le Nietzsche de 1872 un terme péjoratif de moquerie par lequel, par exemple, il accable son contradicteur Wilamowitz, pourtant son ex-condisciple de Schulpforta appartenant à la noblesse, rejeton d'un Generalfeldmarschall prussien et n'ayant donc rien de sémitique («Welch übermüthig-jüdisch angekränkeltes Bürschchen!»[57]). Cela était finalement proche du ressentiment manifesté par Wagner à l'égard de ses confrères juifs, notamment à l'encontre de Felix Mendelssohn. Cette attitude à l'égard des Juifs vire, principalement dans les années 80, à un philosémitisme occasionnel, parfois franchement prononcé: «Umsonst, dass ich in ihm nach einem Zeichen von Takt, von délicatesse gegen mich suche. Von Juden ja, noch nie von Deutschen.»[58] Cette sortie est assez savoureuse, car lorsqu'il s'agit d'attaquer Wagner, une pique antijudaïque serait tout aussi bienvenue: «Sein Vater war ein Schauspieler Namens Geyer. Ein Geyer ist beinahe schon ein Adler [...].»[59] Quant à son engagement martial prussien dans la Guerre de 1870–71, il se métamorphose – à l'inverse de son ennemi juré anti-

[53] Friedrich Nietzsche, Nachgelassene Fragmente, in: KSA, t. 8, 34.
[54] Ibid., 14.
[55] Friedrich Nietzsche, Nachgelassene Fragmente, in: KSA, t. 10, 109, Nietzsche souligne.
[56] Cf. Arrien, L'Inde, Paris 1968 [1927], 29.
[57] Friedrich Nietzsche, «An Gustav Krug in Naumburg, Basel 24 Juli 1872», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 4, 1986, 30.
[58] Nietzsche, Ecce Homo (voir note 3), 363.
[59] Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 41.

dionysiaque, Wilamowitz, fier de sa gloire militaire prussienne à Paris – en une francophonie effrénée et c'est influencé par celle-ci qu'il aborde l'œuvre de Prospère Mérimée: *Lettres à une inconnue* en 1879,[60] *Le Vase étrusque* en 1880,[61] puis vient le tour de *Carmen* parue, pour la première fois en 1845 dans la *Revue de deux mondes*, revue avec le rédacteur de laquelle Nietzsche, porté par un enthousiasme excessif, prendra contact quelques mois avant sa mort psychique.[62] La nouvelle *Carmen*, mythe d'une attirance érotique exercée par une gitane andalouse, est une véritable bombe chargée de paganisme esthétique. Cela est d'autant plus manifeste pour Nietzsche que l'œuvre est flanquée d'une épigraphe de Palladas, écrivain alexandrin de langue grecque, littérateur dissident dans cet empire des IV–Ve siècles qui avait le christianisme comme religion officielle. Ce paganisme hellénistique, résistant au courant doctrinal dominant, est facilement capté par Nietzsche: Mérimée pour lui est un «ehrlicher Atheist»[63]. L'«athéisme» français signifiait, *de facto*, au début de la IIIe république, un panthéisme assez flou, où se mêlaient le néo-paganisme et le culte de l'Être suprême ainsi que celui du Grand Architecte de l'Univers. Cet «ehrlicher Atheist» est donc un compliment sous la plume de Nietzsche, prophète de la religion de Dionysos. C'est sur ce sol propice au paganisme spirituellement guerrier des peuples latins que la *Carmen* de Bizet s'offre à Nietzsche. Celui-ci, d'ailleurs, pendant la rédaction de *Zarathoustra*, pousse ses pérégrinations méditerranéennes jusqu'à cette Côte d'Azur, nouvellement française, où est décédé un Prosper Mérimée dont le verbe, à en croire Nietzsche, avait inspiré et revigoré l'opéra de Georges Bizet: «Sie hat von Mérimée noch die Logik in der Passion [...].»[64] C'est le philologue qui se manifeste sous le musicien.

Carmen était tellement liée à la France dans l'esprit de Nietzsche que, dans sa lettre à Peter Gast, le philosophe commet un lapsus fort révélateur, nommant Georges Bizet «François»: «Hurrah! Freund! Wieder etwas Gutes kennen gelernt, eine Oper von François Bizet (wer ist das?): Carmén.»[65] Désormais, la rupture avec l'auteur du «catholique Parsifal»[66] est définitive: Wagner est détrôné par l'Andalouse de Bizet qui devient l'*apôtresse* dansante de la philosophie de Dionysos que Nietzsche transcrit en allemand, tout en arguant avoir assisté à l'opéra français vingt fois à Gênes. En effet, c'est par cette provocation contre les *wagnérites* qu'il commence sa lettre de Turin: «Ich hörte gestern – werden

60 Friedrich Nietzsche, «An Marie Baumgartner in Lörrach (Postkarte), (Basel, 1. März 1879)», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 5, 388.

61 Friedrich Nietzsche, «An Heinrich Köselitz in Venedig (Marienbad, 18. Juli 1880)», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 6, 30.

62 Nietzsche, Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 8, 546, 557–558, 559, 564, 566, 568.

63 Nietzsche, Ecce homo (voir note 3), 286.

64 Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 15.

65 Friedrich Nietzsche, «An Heinrich Köselitz in Venedig (Postkarte), (Genua 28. November 1881)», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 6, 144.

66 Nous renvoyons nos lecteurs à la note 37.

Sie es glauben? – zum zwanzigsten Male Bizet's Meisterstück»[67], ouvrant les hostilités lyriques franco-allemandes. Quant à cette déclaration de guerre que constitue *Der Fall Wagner*, la chute de la pesanteur wagnérienne sera, selon les confidences de Nietzsche à Malwida von Meysenbug, plus légère («sogar leichter») dans sa traduction française que dans sa version originale.[68] Mieux encore: le français devient le double de la langue allemande, voire se substitue à elle en qualité d'idiome de la création, ainsi que le confie Nietzsche à Köselitz: «[...] es scheint mir, unter uns, daß ich erst in diesem Jahre deutsch – will sagen *französisch* – schreiben gelernt habe»[69]. Transformé en langue médicale, le français sert à diagnostiquer la pathologie Wagner: «Wagner est une névrose.»[70] Il s'agit d'une véritable catharsis et, grâce à cette Carmen des dizaines de fois vue, Nietzsche se lave littéralement par le dyonysisme de la souillure «wagnéro-chrétienne».

Familier du théâtre grec où les enjeux sont présentés dans le prologue et où l'auteur joue souvent le protagoniste, Nietzsche, incarné par Zarathoustra, évoque devant les spectateurs la ménade de Bizet. Souvenons-nous que les ménades, dans la religion dionysiaque, sont des femmes arrachées à leur foyer par Dionysos pour suivre le Dieu dans une suite, un thiase. Elles copient totalement la mode apportée par Dionysos: sa nébride devient leur habit, le serpent par lequel Zeus a couronné son fils[71] se multiplie pour s'entrelacer à leurs cheveux[72] et elles marquent la mesure de leur course-danse par des tympanoi, remplissant souvent le rôle d'un bouclier sonore,[73] ainsi que par leurs thyrses. Grâce à cette mimésis, elles deviennent, progressivement, le dieu elles-mêmes, l'imitation leur permettant d'être gagnées par le délire de Dionysos – mania –, état de tension suprahumaine via lequel Dieu les baptise d'un de ses noms, mainade. Elles sont désormais l'œuvre d'art du Bacchos et, simultanément, les poétesses engendrant de pieuses créations de la religion extatique.

Or, cette mainade est tout d'abord mentionnée par Nietzsche-Zarathoustra devant ses disciples et un thiasos de demoiselles. Il s'agit, à ce stade, de la simple présentation des acteurs à des spectateurs qui n'ont pas encore subi l'explosion tragique et sont donc encore en possession de leur bon sens: «In dein Auge schaute ich jüngst, oh Leben!»[74] Dans un premier temps, Nietzsche garde son mystère, et l'on ne sait pas encore que la Vie de Zarathoustra est une suivante de Dionysos, une ménade – mais une ménade modernisée et francophone, de celles que l'on peut voir, entendre, peut-être toucher, et suivre dans une oreibasia.

67 Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 13.
68 Cf. Friedrich Nietzsche, «An Malwida von Meysenbug in Rom, Turin, den 4. Okt. 1888», in: Sämtliche Briefe Kritische Studienausgabe (voir note 2), t. 8, 447.
69 Friedrich Nietzsche, «An Heinrich Köselitz in Buchwald, Sils, den 12. Sept. 1888, Mittwoch», in: t. 8, 416, Nietzsche souligne.
70 Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 22.
71 Cf. Euripide, Les Bacchantes, v. 101–104, Paris 1961, traduit par Henri Grégoire, 246.
72 Cf. Lucien, Œuvres, Dionysos, 4, in: Opuscules (voir note 14), 50.
73 Ibid., 1, 48.
74 Nietzsche, Also sprach Zarathustra (voir note 4), 140.

Mais voilà que le temps passe et, prolongeant son *Tanzlied*, le prophète perse se retrouve, dans *Das andere Tanzlied*, être un danseur de flamenco accompagné d'une gitane andalouse armée de castagnettes, telle que celle que Nietzsche, quelques semaines auparavant, a vue sur la scène de l'opéra génois. Elle est porteuse de tous les dangers mortels – pour un non-initié – d'une ménade, à commencer par ces serpents mêlés à ses cheveux, symbole de la connaissance des mystères dionysiaques.[75] Désormais, cette ménade, la Vie de Zarathoustra, est clairement identifiable comme suivante de Dionysos, le *Mainoménos*: «In dein Auge schaute ich jüngst, o Leben [...]»[76], répète le prophète afin de signaler qu'il s'agit de la reprise d'un chant arrêté précédemment, puis:

> «Zwei Mal nur regtest du deine Klapper mit kleinen Händen – da schaukelte schon mein Fuß vor Tanz-Wut. –
> Meine Fersen bäumten sich, meine Zehen horchten, dich zu verstehen: trägt doch der Tänzer sein Ohr – in seinen Zehen!
> Zu dir hin sprang ich: da flohst du zurück vor meinem Sprunge; und gegen mich züngelte deines fliehenden fliegenden Haars Zunge!
> Von dir weg sprang ich und von deinen Schlangen: da standst du schon, halbgewandt, das Auge voll Verlangen.»[77]

Ainsi, la Vie de Zarathoustra devient une éducatrice en ménadisme pour les jeunes filles du *Tanzlied*. Pourtant, elle les instruit non par un enseignement didactique – comme le fait parfois Zarathoustra avec ses élèves –, mais par une contamination dionysiaque, soudant ainsi le futur thiase. La description de la Reconquista est donc accomplie et, pour travailler un animal civique en vue de son élévation, il est obligatoire de le cadrer dans une cité saine, antique, antérieure à la perversion socratique. Il faut l'enfermer dans cette multiplicité hiérarchisée, qui va des Dieux olympiens et des héros jusqu'aux démons, guetteurs implacables des vivants et des morts.[78] Dans cette organisation, la gente féminine a un rôle à tenir, place qu'elle ne doit jamais déserter, même dissimulée par la nuit, au risque de devenir blasphématrice, bloquée dans la frénésie d'impiété ridiculisée par les célèbres «députées» du «saint Aristophane»[79]: tenir la maison, être la compagne du mâle guerrier, enfanter et élever la descendance en demeurant dans le gynécée, voilà le gage du bon fonctionnement d'une polis d'où pourrait surgir un être supérieur. Toutefois, la puissante pression d'Aphrodite Pandémienne doit trouver son échappatoire, mais exclusivement lors de cérémonies codifiées par une réglementation ancestrale appliquée par les prêtres, en présence réelle d'un Dionysos qui plonge les ménades dans un état d'ébriété sacrée. Cet érotisme prophétique s'atteint sans absorption d'alcool, exclusivement grâce au contact du

[75] «Le taureau et le serpent sont les animaux dionysiaques par excellence, les formes que revêt volontiers le dieu.» Roux, Commentaire, in: Euripide, Les Bacchantes (voir note 22), t. 2, 445.
[76] Nietzsche, Also sprach Zarathustra (voir note 4), 282.
[77] Ibid., 282.
[78] Cf. Cumont, Lux perpetua (voir note 52), 49, 61, 79 et suivantes.
[79] «[...] beim heiligen Aristophanes!» Nietzsche, Jenseits von Gut und Böse (voir note 19), 171.

Dieu, ce qui rapproche le régime alimentaire des ménades[80] à celui revendiqué par un Nietzsche qui connaissait parfaitement son catéchisme païen: «Alkoholika sind mir nachtheilig; ein Glas Wein oder Bier des Tags reicht vollkommen aus, mir aus dem Leben ein ‹Jammerthal› zu machen [...].»[81] Le philosophe est donc capable de ressentir l'orgiasme à l'aulne de son propre corps.

Cette proposition d'élévation de l'humain, via la restauration des Dionysies, est une Révolution anti-féministe nietzschéenne qui renverse le socratisme, ce fléau propulsé dans Athènes par une Xanthippe que le dialecticien était incapable de cloîtrer dans son gynécée.[82] C'est également une Révolution anti-chrétienne, puisque, Dionysos chassé de la scène et de la cité indo-européenne, arrivent quelques siècles plus tard les disciples d'un Jésus rejetant un ménadisme inséparable d'un Éros qu'ils haïssent et qu'ils traitent d'hypostase de Satan:

> «Dies Alles bedeutet das Wort Dionysos: ich kenne keine höhere Symbolik als diese *griechische* Symbolik, die der Dionysien. In ihr ist der tiefste Instinkt des Lebens, der zur Zukunft des Lebens, zur Ewigkeit des Lebens, religiös empfunden, – der Weg selbst zum Leben, die Zeugung, als der *heilige* Weg... Erst das Christenthum, mit seinem Ressentiment *gegen* das Leben auf dem Grunde, hat aus der Geschlechtlichkeit etwas Unreines gemacht: es warf *Koth* auf den Anfang, auf die Voraussetzung unseres Lebens [...].»[83]

Voilà que Nietzsche approuve notre vision de son œuvre, une fois encore: c'est un helléniste tellement empreint des mystères dionysiaques qu'il s'est auto-élevé jusqu'à la prêtrise du dieu et refuse de se mêler aux «philosophes universitaires», ces Penthée diplômés, impies car «intellectuels»[84], dotés d'une dialectique frigide à la pénétration de la sagesse dionysiaque.[85] Nietzsche offre alors au monde ses notions dites «philosophiques», depuis le «Ressentiment» de *La Naissance de la tragédie* jusqu'au «Ewige Wiederkunft».

Le désir de la réunion d'Éros – personnage du même *Banquet* platonicien où le dieu avait été maltraité avec tant de perversité par la dialectique de Socrate en personne[86] – à la folie sacrée de Bacchos réofferte à la cité s'affiche sans dissimulation chez un Nietzsche qui introduit ce «kleinen Gott»[87] chez les jeunes filles, le fait danser avec elles: «Und diess ist das Lied, welches Zarathustra sang, als Cupido und die Mädchen zusammen tanzten.»[88] Cette activité, trop plastique

[80] Cf. Euripide, Les Bacchantes, v. 278–283, in: Tragiques grecs, traduit par Marie Delcourt-Curvers, Paris 1967, 1225.
[81] Nietzsche, Ecce homo (voir note 3), 280.
[82] Friedrich Nietzsche, Menschliches, Allzumenschliches I, 433, in: KSA, t. 6, 282.
[83] Nietzsche, Götzen-Dämmerung (voir note 11), 159–160, Nietzsche souligne.
[84] «Penthée, roi des temps héroïques, est aveugle aux manifestations du divin parce qu'il est un ‹sophiste›, un ‹intellectuel›.» Roux, Introduction, in: Euripide, Les Bacchantes (voir note 22), t. 1, 44.
[85] «C'est précisément ce qui advient à Penthée. Parce qu'il est un sophiste, il est spirituellement aveugle.» Ibid., 47.
[86] Cf. Platon, Le Banquet, 199 c–203 b.
[87] Nietzsche, Also sprach Zarathustra (voir note 4), 139.
[88] Ibid., 140.

pour l'instant, trop apollinienne donc, Nietzsche n'aspire qu'à la transformer en une dynamite à son image,[89] prête à exploser et à retentir au moment accordé par Bacchos. Viendra la gitane francophone. Zarathoustra remplacera Éros dans la danse et, grâce à cette Carmen, dressera les jeunes filles – futures mères de l'humanité régénérée – pour qu'elles puissent absorber la mania sage présocratique, science de Dionysos. Voilà la démarche toute civique de Zarathoustra, mais également son engagement philologico-ethnocentriste hellène. Nietzsche participe ainsi à la renaissance de la tragédie, retournant à ses sources populaires, antérieures au carcan métrique dans lequel les poètes emprisonnèrent le chant «préhistorique»[90].

Il est important, pour Nietzsche, d'introduire dans *Ainsi parlait Zarathoustra* – ce manuel du ménadisme – cette chanteuse de langue française, c'est-à-dire dans cet idiome qu'il maîtrisait quasi couramment jusqu'à préconiser, dans son *Fall Wagner*: «Il faut méditerraniser la musique [...]»[91]. La création de ce néologisme, «méditerraniser», démontre à quel point le français était familier à Nietzsche qui établit un lien charnel avec la suivante de Dionysos, et ce, dans un but unique, celui de participer à la Reconquista rythmique antichrétienne censée soumettre l'univers musical, et donc philosophique, post-wagnérien, autrement dit: bachique.

Nietzsche et Wagner: lutte entre le paganisme et le christianisme

Friedrich Nietzsche, issu d'une famille de pasteurs luthériens mais ayant trouvé dans Richard Wagner un père de substitution, se libère progressivement de l'emprise personnelle et créative du compositeur. Cette longue entreprise remplit un large pan de la vie du philosophe et, loin de s'atténuer avec la mort de Wagner, elle s'intensifie alors. Consacrant dans un premier temps au compositeur sa *Geburt der Tragödie* – cette matrice où toute l'œuvre du philosophe est codifiée –, Nietzsche s'émancipe ensuite de l'univers wagnérien tant comme penseur et helléniste supra-nuancé que comme poète et musicien. Chacun de ses livres, et notamment *Also sprach Zarathustra* où Wagner est moqué philosophiquement, est un nouveau pas vers un conflit total, lequel devient inévitablement une guerre de religion. Wagner jugé excessivement chrétien et ridiculisé comme tel, le philosophe-helléniste fait quant à lui allégeance à Dionysos, prenant littéralement place dans son cortège extatique. Le professeur de grec à l'université de Bâle dès lors converti au paganisme se comporte en compagnon des ménades, la *Carmen* de Bizet apparaissant alors comme son expression moderne: Dionysos prend possession de l'Église du Christ et l'héritage lyrique de Wagner doit être sacrifié à cette réforme religieuse.

Nietzsche – Wagner – Bizet – Zarathoustra – Dionysos – Christ – ménadisme – Carmen – néopaganisme – tragédie.

Nietzsche und Wagner: Kampf zwischen Heidentum und Christentum

Friedrich Nietzsche, Spross einer lutherischen Pastorenfamilie, fand in Richard Wagner einen «Adoptivvater», befreite sich aber allmählich vom persönlichen und schöpferischen Einfluss des Komponisten. Dieses langandauernde Unterfangen füllt einen grossen Teil des Lebens des Philosophen, weitab davon, sich mit dem Tod Wagners abzuschwächen, es intensivierte sich sogar. Hat er zuerst dem Komponisten seine *Geburt der Tragödie* zugeeignet, jene Matrix, in der das gesamte Werk des Philosophen kodifiziert ist, so emanzi-

[89] «Ich bin kein Mensch, ich bin Dynamit.» Nietzsche, Ecce homo (voir note 3), 365.

[90] Cf. W. J. W. Koster, Traité de métrique grecque suivi d'un Précis de métrique latine, Leyde 1936, 7.

[91] Nietzsche, Der Fall Wagner (voir note 6), 16.

pierte sich Nietzsche in der Folge vom Universum Wagners, sowohl als Denker nuancierter Hellenist, als auch als Poet und Musiker. Jedes seiner Bücher, im Besonderen *Also sprach Zarathustra*, wo Wagner philosophisch Spott erntet, stellt einen neuen Schritt hin zu einem totalen Konflikt dar, welcher unausweichlich zum Religionskrieg wird. Wagner gegenüber, als exzessiv christlich beurteilt und als solcher der Lächerlichkeit preisgegeben, schliesst sich der Philosoph und Hellenist Dionysos an, indem dieser buchstäblich in dessen ekstatischem Umzug Platz nimmt. Der Griechisch-Professor an der Universität Basel wähnt sich seit seiner Konversion zum Heidentum als Gefolgsmann der Menaden, Bizets *Carmen* erscheint darin als deren moderne Ausdrucksform: Dionysos nimmt von der Kirche Christi Besitz und das lyrische Erbe Wagners muss dieser religiösen Reform geopfert werden.

Nietzsche – Wagner – Bizet – Zarathustra – Dionysos – Christ – Menadismus – Carmen – Neuheidentum – Tragödie.

Nietzsche e Wagner: lotta tra paganesimo e cristianesimo

Friedrich Nietzsche, nato in una famiglia di pastori luterani, trovò in Richard Wagner un padre adottivo. A poco a poco però si liberò dell'influenza personale e creatrice del compositore. Questo lungo processo occupò una parte importante della vita del filosofo e s'intensificò con la morte di Wagner. Se un primo tempo Nietzsche dedicò al compositore la sua *Nascita della tragedia*, una sorta di matrice in cui è codificata tutta l'opera del filosofo, in seguito Nietzsche si emancipò dall'universo di Wagner, sia come pensatore con sfumature ellenistiche, sia come poeta e musicista. Ogni suo libro in cui Wagner è vittima di una beffa filosofica, in particolare *Così parlò Zarathustra*, rappresenta un nuovo passo verso un conflitto totale che diviene inevitabilmente una guerra religiosa. Il filosofo e ellenista Dionisio si allea contro Wagner, giudicato eccessivamente cristiano e come tale in balia del ridicolo, in quanto egli prende letteralmente posto nella sua estatica processione. Il professore di greco all'università di Basilea si immagina fin dalla sua conversione al paganesimo come seguace delle Menadi e la Carmen di Bizet sembra la loro forma d'espressione moderna: Dionisio prende possesso della chiesa di Cristo e l'eredità lirica di Wagner deve essere sacrificata a questa riforma religiosa.

Nietzsche – Wagner – Bizet – Zarathustra – Dionisio – Cristo – Menadismo – Carmen – nuovo paganesimo – tragedia.

Nietzsche and Wagner: A struggle between paganism and Christianity

Friedrich Nietzsche, whose father was a Lutheran minister, found in Richard Wagner an alternative father figure, but in time succeeded in freeing himself from the personal and creative influence of the composer, a lengthy undertaking which filled a large part of the philosopher's life. Indeed after Wagner's death, the struggle did not become easier, but intensified. The Birth of Tragedy (*Geburt der Tragödie)* was dedicated to Wagner, a book in which Nietzsche sets out a form of matrix codifying his whole later work. But Nietzsche was to emancipate himself from Wagner's universe, both as a Hellenist thinker and as a poet and musician. Each of his works, especially *Also sprach Zarathustra*, in which Wagner is treated with philosophical contempt, represents a further step towards a total conflict leading inexorably to religious war. Wagner is characterized as excessively Christian and as such exposed to ridicule, while Nietzsche as philosopher and Hellenist embraces Dionysus, literally taking a place in the latter's ecstatic procession. As a Professor of Greek at Basel University he converts to a heathen religion, and becomes a follower of Maenadism – Bizet's Carmen appears as its modern form of expression. Dionysus takes over possession of the Church of Christ and the lyrical legacy of Wagner must be sacrificed to this religious reform.

Nietzsche – Wagner – Bizet – Zarathustra – Dionysus – Christ – Maenadism – Carmen – New paganism – Tragedy.

Anatoly Livry, Dr., Université de Nice – Sophia Antipolis.